

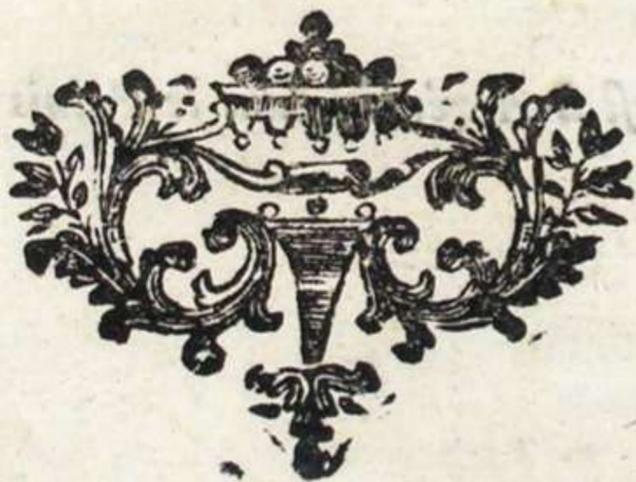
ZULIIME,

TRAGÉDIE

EN CINQ ACTES.

Par M. de VOLTAIRE.

Représentée par les Comédiens
Français ordinaires du Roi.



A GENEVE.

M. DCC. LXI.

A C T E U R S.

BENASSAR, Roi de Tremizène.

ZULIME, Fille de Benassar.

RAMIRE, Roi de Valence, en Espagne, Epoux
d'Alide, Prisonnier de Benassar.

ALIDE, Epouse de Ramire,

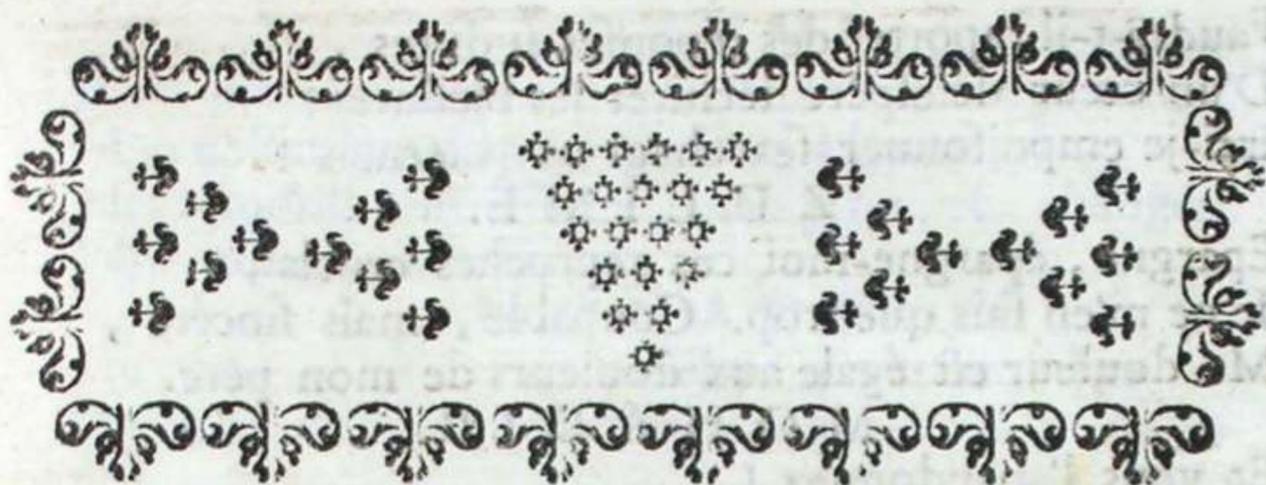
MENODORE, Confident de Ramire.

MOHADIR, ancien Officier de Benassar.

SERAME, Suivante de Zulime.

SOLDATS.

La Scene est à Arzénie, dans le Palais de Zulime.



Z U L I M E ,
TRAGÉDIE.

A C T E P R E M I E R .

S C E N E P R E M I E R E .

ZULIME, MOHADIR, ALIDE, MENODORE ,
Suite , S E R A M E .

Z U L I M E .



Llez, laissez Zulime aux remparts d'Arzenie ,
Partez, loin de vos yeux je vais cacher ma vie ,
Je vais mettre à jamais dans un autre Univers ,
Entre mon pere & moi, la barrière des mers.
Je n'ai plus de Patrie, & mon destin m'entraîne;
Retournez, Mohadir, aux murs de Tremizène ,
Consolez les vieux ans de mon pere affligé :
Je l'outrage, & je l'aime : Il est assez vengé.
Je ne demande point le pardon de mon crime;
Puisse-t-il oublier jusqu'au nom de Zulime !

M O H A D I R .

Noble & cher Rejetton des Héros & des Rois ,
Quel ordre imposez-vous à ma tremblante voix ?

Aij

Z U L I M E ,

Faudra-t-il rapporter des réponses si dures ,
 D'un cœur désespéré déchirer les blessures ?
 Irai-je empoisonner ses chagrins paternels ?

Z U L I M E .

Épargne , épargne-moi ces reproches cruels ,
 Je ne m'en fais que trop. Coupable , mais sincère ,
 Ma douleur est égale aux douleurs de mon père.

M O H A D I R .

Et vous l'abandonnez !

Z U L I M E .

Que dis-tu ?

M O H A D I R .

Ses Soldats

Par vous-même séduits ont donc guidé vos pas !
 Nos captifs Espagnols , ce prix de son courage ,
 Dont jadis la victoire avoit fait son partage ,
 Ces trésors des héros , vous les lui ravissez !
 Vous l'aimez , vous , Madame , & vous le trahissez !
 Pressé de tous côtés , dans ces troubles funestes ,
 Qui de son foible Etat ont déchiré les restes ,
 Redoutant à la fois , & les Européens ,
 Et les divisions des tristes Musulmans ,
 Opprimés de l'Égypte , & craignant la Castille ,
 Faut-il qu'il ait encore à combattre sa fille ?

Z U L I M E .

Me préserve le Ciel de m'armer contre lui.

M O H A D I R .

De sa triste vieillesse unique & cher apui ,
 Pourquoi donc fuirez-vous le père le plus tendre ,
 Qui pour vous de son Trône était prêt à descendre ,
 Qui vous laissant le choix de tant de souverains ,
 De son sceptre avec joye allait orner vos mains.
 Hélas , si la vertu , si la gloire vous guide
 Mais il n'appartient point à ma bouche timide
 D'oser d'un tel reproche affliger vos appas ,
 Mes conseils autrefois ne vous révoltaient pas :
 Cette voix d'un Vieillard qui sauva votre enfance ,
 Flattait de votre cœur la docile indulgence ,
 Et Benessar encor espérait aujourd'hui
 Que mes soins plus heureux pourraient vous rendre à lui.
 Ah ! Princesse , ordonnez ; que faut-il que j'annonce ?

TRAGÉDIE.

5

ZULIME.

Porte-lui mes soupirs & mes pleurs pour réponse ,
Mon destin que je hais , me force à l'outrager ;
Mes remords sont affreux , mais je ne peux changer.
Pars , adieu , c'en est fait.

MOHADIR.

Hélas ! je vais peut-être
Porter les derniers coups au sein qui vous fit naître.

SCÈNE I.

ZULIME, ALIDE.

ZULIME.

AH ! je succombe , Alide , & ce cœur désolé
Cede aux tourmens honteux dont il est accablé ;
Tu sçais ce que j'ai fait , & ce que je redoute ,
Tu vois ce que Ramire & mon penchant me coûte.
L'amour qui me conduit sur ces funestes bords ,
Ne m'a fait jusqu'ici sentir que des remords.
Je ne me cache point ma honte & mon parjure ,
J'outrage mes Ayeux , j'offense la nature.
Mais Ramire expiroit , & vous alliez périr ,
Quoiqu'il en ait coûté , j'ai dû vous secourir.
Le fier Egyptien , dont l'orgueil téméraire
Domine insolemment dans l'Etat de mon pere ,
Sur Ramire , sur vous , était prêt à venger
Nos Soldats qu'à Valence on venoit d'égorger.
Des Nations , dit-on , tel est le droit horrible ;
La vengeance parlait , mon pere envain sensible ,
Laisait ployer bientôt sa foible autorité
Sous le poids malheureux de ce droit détesté.
Les Autels & les Loix demandaient votre vie ,
Vous savez si la mienne à la vôtre est unie !
L'amitié dont mon cœur au vôtre était lié ,
L'amour plus fort que tout , plus grand que l'amitié ,
Votre danger , ma crainte , hélas ! si l'on m'accuse ,
Voilà tous mes forfaits , mais voilà mon excuse ;
Si j'ai trahi mon pere & quitté ses Etats ,
Ciel , qui me connaissez , ne m'en punissez pas.

Hélas ! Ramire & moi nous vous devons la vie ,
 Vous rendez un Héros , un Prince à sa Patrie.
 Le Ciel peut-il haïr un soin si généreux ,
 Arrachez votre Amant à ces bords dangereux.
 Ma vie est peu de chose , & je ne suis encore
 Qu'une Esclave tremblante au rivage du Maure :
 Quoique des plus grands Rois mes Ayeuls soient issus ,
 Tout ce que vous quittez est encore au dessus.
 J'étais votre Captive & vous ma Protectrice ;
 Je ne pouvais prétendre à ce grand sacrifice :
 Mais Ramire en est digne , il pourra désormais
 Payer d'un digne prix vos augustes bienfaits ;
 Son destin chez les siens l'appelle au rang suprême ,
 Et puisque vous l'aimez

Alide , si je l'aime !

Tu ne l'ignorais pas ; t'ai-je jamais caché
 Les secrets de ce cœur que lui seul a touché ;
 Je corrigeai le sort qui te fit ma captive ,
 Tu sçais si j'enhardis ton amitié craintive ,
 Si fuyant de mon rang la dure austérité ,
 Ma tendresse entre nous remit l'égalité.
 Nos cœurs se confondaient ; tu vis naître en mon ame
 Les traits mal démêlés de ma secreta flâme ;
 Ton œil vit avant moi de tant d'égaremens
 La première étincelle & les embrasemens.
 Que n'eussai-je point fait pour conserver Ramire !
 J'abandonne pour lui , Parens , Peuple , Empire ;
 Et frémissant encor de ces périls passés ,
 Mon cœur craint seulement de n'en pas faire assez.
 Cependant loin de moi se peut-il qu'il s'arrête ;
 Quoi ! Ramire aujourd'hui trop sûr de sa conquête ,
 Ne prévient point mes pas , ne vient point consoler
 Ce cœur trop asservi que lui seul peut troubler.

Eh , ne voyez-vous pas avec quelle prudence
 De l'Envoyé d'un Pere il fuyait la présence.

J'ai tort , je te l'avoue , il a dû s'écarter ,
 Mais pourquoi si long-tems se plaie à m'éviter.

T R A G E D I E.

7

Je ne l'accuse point , mais mon cœur en murmure ;

A L I D E.

Je sai trop qu'un conseil est souvent une injure.
 Mais n'est-il point permis de vous représenter
 Que sur ces bords affreux , qu'il est tems de quitter ,
 Tant d'amour , tant de crainte & de délicatesse ,
 Conviennent mal peut-être au péril qui nous presse ;
 Qu'un moment peut nous perdre & ravir tout le prix
 De tant d'heureux travaux par l'amour entrepris ;
 Qu'entre cet Océan , ces Rochers & l'Armée ,
 Ce jour , ce même jour peut vous voir enfermée ;
 Et que de tant d'amour un cœur toujours troublé ,
 Sur ses vrais intérêts est souvent aveuglé.

Z U L I M E.

Non , sur mes intérêts , c'est l'amour qui m'éclaire ,
 Ramire va presser ce départ nécessaire ;
 L'ordre dépend de lui , tout est entre ses mains ;
 Souverain de mon ame , il l'est de mes destins.
 Que fait-il , chere Alide , est-ce nous qu'il évite ?

A L I D E.

Le voici Ciel témoin du trouble qui m'agite ,
 Ciel renferme à jamais dans ce sein malheureux
 Le funeste secret qui nous perdrait tous deux.

S C E N E I I I.

Z U L I M E , A L I D E , R A M I R E.

R A M I R E.

M Adame , enfin du Ciel la clémence suprême
 Semble en notre défense agir comme nous même ,
 Et les Mers & les vents , secondans vos bontés ,
 Vont nous conduire aux bords si long-tems souhaités.
 J'ai vu de ces rochers , dont la cime élevée
 Commande à ces deux Mers dont l'Europe est lavée ,
 Un vaisseau que les vents font voler vers ces lieux ;
 Les pavillons d'Espagne éclataient à nos yeux ,
 Bientôt l'heureux reflux des mers obéissantes ,
 Apportera vers lui nos dépouilles flottantes ;
 Une barque legere est auprès de ses bords ,
 Mes mains la chargeront de nos plus chers trésors.

(A Zulime.)

Vous y ferez, Alide. . . . Et vous, Princesse auguste,
 Vous, dont la seule main changea le sort injuste,
 Vous par qui nos captifs ne portent désormais
 Que les heureux liens formés par vos bienfaits. . . .
 Quoi! vos yeux, à ma voix, semblent mouillés de larmes!

ZULIME.

Dans de pareils momens on n'est point sans allarmes,
 L'amour veut que je parte, il lui faut obéir.
 Vous savez qui je quitte, & qui j'ai pu trahir!
 J'ai mis entre vos mains ma fortune, ma vie,
 Ma gloire, encor plus chère, & que je sacrifie.
 Je dépens de vous seul. . . . Ah, Prince, avant ce jour
 Plus d'un cœur a gémi d'écouter trop d'amour.
 Plus d'une femme, hélas! cruellement séduite
 A pleuré vainement sa faiblesse & sa fuite.

RAMIRE.

Je ne condamne point cette juste terreur,
 Vous faites tout pour moi, je le fais, & mon cœur
 N'a pour vous rassurer dans votre défiance
 Qu'un hommage inutile, & beaucoup d'espérance.
 Esclave auprès de vous, mes yeux à peine ouverts,
 Ont connus vos grandeurs, ma misère & des fers.
 Mais j'atteste le Dieu qui soutient mon courage,
 Et qui donne à son gré l'empire & l'esclavage,
 Que ma reconnoissance & mes engagements. . . .

ZULIME.

Pour me prouver vos feux, vous faut-il de sermens.
 En ai-je demandé, quand cette main tremblante
 A détourné la mort à vos regards présente?
 Si mon ame aux frayeurs se peut abandonner,
 Je ne crains que le sort; puis-je vous soupçonner?
 Ah! Si les sermens sont faits pour un cœur qui sçait feindre;
 Si j'en avois besoin, nous serions trop à plaindre.

RAMIRE.

Que mes jours immolés à votre sûreté. . . .

ZULIME.

Conservez-les, cher Prince, ils m'ont assés couté.
 Mais quels discours, grand Dieux! que je ne puis com-
 prendre!
 Pourquoi me parlez-vous de sang prêt à répandre?

Est-ce

TRAGÉDIE.

2

Est-ce ainsi que mon cœur doit être rassuré ?

ALIDE.

Eh, Madame, à quels soins votre amour est livré ?
Prête à voir avec nous les rives de Valence,
Contre le sort jaloux, faut-il d'autre assurance ?
Partons, dérobons-nous aux peuples irrités,
Qui poursuivent sur nous l'excès de vos bontés.
Ce Palais est peut-être un rempart inutile ;
L'Océan vous attend ; l'Espagne est votre asyle ;
Fuyez d'un vain soupçon l'importune douleur,
Vous avez trop de droits sur nous, & sur son cœur ;
Vous condamnez sans doute une crainte odieuse ;
Votre Amant vous doit tout, vous êtes trop heureuse.

ZULIME.

Je dois l'être & l'himen qui va nous engager

SCÈNE IV.

ZULIME, ALIDE, RAMIRE, MENODORE.

MENODORE.

Dans une heure au plutôt on vient vous assieger.

ALIDE.

Ciel !

MENODORE.

On entend de loin la trompette guerrière ;
On voit des tourbillons de flâme & de poussière ;
D'armes & d'Africains les champs sont inondés,
Le peu de nos Soldats, dont ces murs sont gardés,
Sur ces bords escarpés qu'a formé la nature,
Et qui de ce Palais entourent la structure,
En défendent l'approche, & seront glorieux
De chercher un trépas honoré par vos yeux.

RAMIRE, à Alide.

Dans ce malheur pressant, je goute quelque joie.

(à Zulime.)

Eh bien, pour vous servir le Ciel m'ouvre une voie ;
Indigne jusqu'ici de vos généreux soins.
Je vais, en combattant, le mériter du moins.
Armé par votre main, Je peux tout entreprendre ;
Et mes premiers exploits seront de vous défendre.

B

Z U L I M E ,

Z U L I M E .

Ramire, garde-toi de ces exploits affreux,
 Epargne un tel danger, un tel crime à tous deux.
 Tombe sur moi, des Cieux l'éternelle colere,
 Plûtôt que mon Amant s'arme contre mon Pere!
 Avant que ses Soldats environnent nos tours,
 Les flots nous offriront un plus juste secours:
 Ils favoriseront une union si belle;
 L'aspect de ces climats me rend trop criminelle;
 Je vais hâter ta fuite, & j'y cours de ce pas.

R A M I R E .

Moi, je vais fuir la honte, & hâter mon trépas.

S C E N E V .

R A M I R E , A L I D E .

A L I D E .

Vous n'irez point sans moi, non, cruel que vous êtes,
 Je ne souffrirai point vos fureurs indiscrettes:
 Cher objet de ma crainte, arbitre de mon sort,
 Cher Epoux, commencez par me donner la mort.
 Au nom des nœuds secrets qu'à son heure dernière,
 De ses mourantes mains vient de former mon pere,
 Par ce Dieu qui m'entend, ce Dieu, mon seul recours,
 L'auteur & le témoin de nos chastes amours.
 Songez au droit sacré que j'ai sur votre vie,
 Songez qu'elle est à moi, qu'elle est à la Patrie,
 Que nos Peuples en vous attendent leur vengeur.
 Allez les délivrer de l'Arabe oppresseur;
 Et quittant, sans tarder, cette rive fatale?
 Partez, vivez, regnez, fût-ce avec ma rivale.

R A M I R E .

Non, désormais ma vie n'est qu'un tissu d'horreurs,
 Je rougis de moi-même, & surtout de vos pleurs.
 Il faut trahir mon ame, il faut tromper Zulime;
 Non ce cœur malheureux n'est point fait pour le crime.
 J'ai senti l'esclavage & son poids accablant,
 Le fardeau de la feinte est cent fois plus pesant.
 J'ai connu tous les maux, la vertu les surmonte;

Mais quel cœur généreux peut supporter la honte ?
 Quel supplice effroyable, alors qu'il faut tromper !
 Et que tout mon secret est prêt à m'échapper !

A L I D E.

Si vous m'osez tenir ce langage sévère,
 Je ne suis qu'un objet de honte & de colere,
 Coupable du silence où nous sommes forcez,
 Qui vous entraîne au crime, & que vous haïssez.

R A M I R E.

Je vous adore, Alide ! & l'amour qui m'enflâme,
 Ferme à tout autre objet tout accès dans mon ame :
 Mais plus je vous adore, & plus je dois rougir
 De fuir avec Zulime, afin de la trahir.
 Je suis bien malheureux, si votre jalousie
 De ses nouveaux poisons persécute ma vie !
 Entouré de forfaits & d'infidélitez,
 Je les commets pour vous, & vous seule en doutez.
 Ah ! mon crime est trop vrai, trop affreux envers elle,
 Ce cœur est un perfide, & c'est pour vous cruelle.

A L I D E.

Non, il est généreux, le mien n'est point jaloux,
 La fraude & les soupçons ne sont point faits pour nous.
 Zulime en écoutant ses aveugles tendresses,
 N'a point reçu de vous d'infideles promesses.
 Menodore a parlé ; sûre de ses appas,
 Elle a cru des discours que vous ne dictiez pas ;
 Eh, peut-on s'étonner que vous ayez sçu plaire ;
 Peut-on vous reprocher ce charme involontaire,
 Qui vous soumet son cœur prompt à se désarmer ;
 Ah ! le mien m'est témoin que l'on doit vous aimer.
 Peut-être cet amour nous sera bien funeste.
 Mais vivez, mais Regnez, le Ciel fera le reste.
 Fermez les yeux, cher Prince, aux pleurs que je répands.

R A M I R E.

Je ne vois que ces pleurs, ils font tous mes tourmens.
 Tous trois pleins de remords, & punis l'un par l'autre,
 J'ai causé malgré moi son malheur & le vôtre.

Je vais ...

A L I D E.

Ah, demeurez, quel est ce bruit affreux,

R A M I R E.

Il m'annonce du moins des combats moins honteux,

C'est l'ennemi, sans doute, & je vole à la gloire.
Adieu.

A L I D E.

Je vous suivrai, la chute ou la victoire,
Les fers ou le trépas, je fais tout partager.
Et je vous aime trop pour craindre le danger.

A C T E I I.

SCENE PREMIERE.

R A M I R E, M E N O D O R E.

M E N O D O R E.

Oui, Dieu même est pour nous, oui, ce
Dieu de la guerre
Nous apelle sur l'onde, & désarme la terre.
Vous voyez les Sujets du triste Benassar,
Suspendre leur fureur au pied de ce rempart.
Ils ont quitté ces traits, ces funestes machines,
Qui des murs d'Arzénie apportaient les ruines,
Tout ce grand appareil, qui dans quelques momens
Pouvait de ce Palais briser les fondemens.
Cependant l'heure approche, où la Mer favorable,
Va quitter avec nous ce rivage effroyable.
Seigneur, au nom d'Alide, au nom de vos amis,
Dont les tristes destins à vous seul sont remis.
Par ce salut public, devant qui tout s'efface,
Par ce premier devoir des Rois de votre race,
Ne songez qu'à partir, & ne rougissez pas
Des bontés de Zulime, & de ses attentats.
Ne craignez point les dons de sa main bienfaisante,
Envers les siens coupable, envers vous innocente;
Je sai combien de loix, & combien de raisons
Ont banni l'alliance entre vos deux Maisons.
Plus puissant que les loix, le préjugé sépare
Les Peuples de l'Espagne & ce Peuple barbare.
Mais d'une loi plus juste entendez mieux la voix,
Que tout préjugé cede à l'intérêt des Rois.

Que vous, l'Etat, Alide.....

R A M I R E.

Arrêtez, Menodore,
Faut-il pour vivre heureux que je me déshonore ?
Et le Trône & la vie ont-ils donc tant d'appas ?

M E N O D O R E.

Vous vous trompez, Seigneur, & ne m'entendez pas.
Quel est donc cet opprobre, & quel est donc le crime,
De payer dignement les bontés de Zulime ?
Vos jours à la servir doivent se consacrer,
Et l'oubli des bienfaits peut seul déshonorer.

R A M I R E.

Je le fai comme toi, juge de mes supplices.
Le premier des liens est celui des services,
C'est celui d'un cœur juste ; & malgré tous mes feux,
Celui de l'amour même est moins fort à mes yeux.
Mais tu fais quels saints nœuds ont enchaîné ma vie,
Quels sermens j'ai formé, quel tendre hymen me lie.
Que je rentre à jamais aux fers où je suis né,
Tombe en cendre le Trône où je suis destiné,
Si je trahis jamais la malheureuse Alide !
Mais aussi que la foudre écrase ce perfide,
Que je sois en horreur aux siècles à venir,
S'il faut tromper Zulime, & s'il faut la trahir.

M E N O D O R E.

Ah ! Seigneur, croyez-moi, son erreur est trop chere ;
N'arrachez point un voile à tous trois nécessaire ;
Il n'est de malheureux que les cœurs détrompés,
D'un jour trop odieux ses yeux seraient frappés.
Cessez.....

R A M I R E.

Ah ! fallait-il que ta funeste adresse
De Zulime à ce point égarât la faiblesse ?
Fallait-il lui promettre & ma main & mon cœur ?
Ils n'étaient point à moi, tu m'as perdu d'honneur.

M E N O D O R E.

C'est moi qui vous sauvai, Vous, Alide & Valence.
Un Trône vous appelle & votre esprit balance,
Et d'un vain repentir vous écoutez la voix ?

R A M I R E.

J'écoute mon devoir.

ZULIME,
MENODORE.

Il est celui des Rois.

RAMIRE.

Je suis bien loin de l'être ; & c'est un triste augure
D'être esclave en Afrique , & d'en fuir en parjure.

MENODORE.

Feignez un jour du moins.

RAMIRE.

C'en est trop pour mon cœur.

Avec ses ennemis on feint sans deshonneur :
Mais tromper une femme & tendre & magnanime ,
L'entraîner dans le piège , & la conduire au crime ,
De ce crime si cher la punir de ma main ,
M'armer de ses bienfaits pour lui percer le sein ,
Prendre à la fois les noms de Monarque & de traître.

MENODORE.

Dans vos Etats rendu , Seigneur , vous serez maître ;
Vous pouvez accorder l'intérêt , la grandeur ,
Et la reconnoissance & l'amour & l'honneur.
Remettez à ce tems plus sûr & plus tranquile ,
De ces droits délicats l'examen difficile.
Lorsque vous serez Roi , jugez & décidez ;
Ici Zulime regne , & vous en dépendez.

RAMIRE.

Elle est ma bienfaitrice , il me faudroit la craindre ,
M'avilir par frayeur à la honte de feindre !
Je la respecte trop ; un cœur tel que le mien
Lui tiendra sa parole , ou ne promettra rien.

MENODORE.

Songez-y , quelquefois l'amour se tourne en rage ;
Alide de son sang peut payer cet outrage.

RAMIRE.

Ah ! Menodore , au bruit de ce moindre danger ,
De ces lieux ennemis , vas , cours la dégager ;
Sois sûr que de Zulime arrêtant la poursuite ,
Avant que d'expirer j'assurerai sa fuite.

MENODORE.

Vous nous connoissez mal ; en ces extrémités
Alide & votre ami mourront à vos côtés.
Mais non , votre prudence & la faveur céleste
Ne nous annonce point une fin si funeste.

Zulime est encor loin de vouloir se venger ,
 Peut-elle craindre , hélas ! qu'on la veuille outrager ?
 Son ame toute entiere à son espoir livrée ,
 Aveugle en ses desirs , & d'amour enyvée ,
 Goûte d'un calme heureux le dangereux sommeil ,

R A M I R E.

Que je crains le moment de son affreux réveil ?

M E N O D O R E.

Cachez donc à ses yeux la vérité cruelle ,
 Au nom de la Patrie... on approche.... c'est elle.

R A M I R E.

Va , cours après Alide , & reviens m'avertir
 Si les Mers & les Vents m'ordonnent de partir.

S C E N E I I.

ZULIME, RAMIRE, SERAME.

Z U L I M E.

O U i , nous touchons , Ramire , à ce moment prospere
 Qui met en sûreté cette tête si chere.
 Envain nos ennemis (car j'ose ainsi nommer
 Qui voudrait désunir deux cœurs faits pour s'aimer.)
 Envain tous ces Guerriers , ces Peuples que j'offense ,
 De mon malheureux Pere ont armé la vengeance :
 Profitons des instans qui nous sont accordés ,
 L'Amour nous conduira , puisqu'il nous a gardés ;
 Et je puis , dès demain , rendre à votre Patrie
 Ce dépôt précieux qu'à moi seul il confie ;
 Il ne me reste plus qu'à m'attacher à vous
 Par les nœuds éternels de l'hymen le plus doux.
 Grace à ces noms si saints , ma tendresse épurée
 En est plus respectable , & non plus assurée ;
 Le Pere , les Amis que j'ose abandonner ,
 Le Ciel , tout l'Univers doivent me pardonner ,
 Si de tant de Héros la déplorable fille ,
 Pour un Epoux si cher oublia sa famille.
 Prenons donc à témoin ce Dieu de l'Univers ,
 Que nous servons tous deux par des cultes divers ;
 Attestons cet Auteur de l'amour qui nous lie ,
 Non que votre grande ame à la mienne est unie ,

(Nos cœurs n'ont pas besoin de ces vœux solennels.)
 Mais que demain , Seigneur , aux pieds de vos Autels ,
 Vos Peuples beniront dans la même journée ,
 Et votre heureux retour , & ce grand hymenée.
 Mettons près des humains ma gloire en sûreté ,
 Et du Dieu qui m'entend méritons la bonté.
 Et quoi , vous soupirez ! Quel trouble vous agite ?

R A M I R E .

Pleine de vos bontés , mon ame est interdite :
 Je suis un malheureux , destiné désormais
 A d'éternels chagrins plus grands que vos bienfaits,

Z U L I M E .

Eh ! qui peut vous troubler quand vous m'avez sù plaire.
 Les chagrins sont pour moi ; la douleur de mon Pere ,
 Sa vertu , cet opprobre à ma fuite attaché ,
 Voilà les déplaisirs dont mon cœur est touché.
 Mais vous , qui retrouvez un sceptre , une couronne ,
 Vos Parens , vos Sujets , tout ce que j'abandonne ,
 Qui de votre bonheur n'avez point à rougir ,
 Vous qui m'aimez enfin

R A M I R E .

Je ne peux vous trahir.

Z U L I M E .

Comment ?

R A M I R E .

Tout nous unit , mais le Ciel nous divise ;
 Ignorez-vous les Loix où l'Espagne est soumise ?

Z U L I M E .

Je ne crains point ces Loix , leur triste dureté
 Cede aux Rois , à l'amour , à la nécessité.
 Des plus austères Loix que puis-je avoir à craindre ?
 Si nos droits sont sacrés , qui pourroit les enfreindre ?
 Quels sont donc les humains qui peuplent vos Etats ?
 Ont-ils faits quelques Loix pour former des ingrats ?

R A M I R E .

Je suis loin d'être ingrat , & mon cœur ne peut l'être.

Z U L I M E .

Sans doute.

R A M I R E .

Mais le sang dont le Ciel nous fit naître ,
 Mit entre nos ayeux , entre nos Nations ,

Tant

Tant de mépris, de haine, & de divisions !
 Mon Peuple avec dépit verrait parmi ses Reines
 La Fille des Tyrans dont il reçut les chaînes.

ZULIME.

Votre Peuple verra sans haine & sans effroi,
 Cette main qui brisa les chaînes de son Roi.

RAMIRE.

Oui, vous adoucirez leur courage inflexible,
 Quel cœur à vos vertus pourroit être insensible ?
 Mais malgré ces vertus, malgré tant de liens,
 Malgré les vœux du Peuple unis avec les miens
 Il est une barrière invincible, éternelle

ZULIME.

Vous m'arrachez le cœur, achevez, quelle est-elle ?

RAMIRE.

C'est la Religion la première des Loix,
 Souveraine immortelle & du Peuple & des Rois.
 Ce puissant Mahomet, auteur de votre Race,
 De la moitié du monde a pu changer la face,
 De l'Inde au Mont Atlas il est presque adoré :
 Mais chez nos Nations son culte est abhorré ;
 De nos Autels jaloux l'inflexible puissance
 Entre Zulime & moi proscriit toute alliance.

ZULIME.

Je t'entends, cher Ramire, ils ont t'ouvrir mon cœur,
 Pour ma Religion j'ai connu ton horreur,
 Arrachée à moi-même, à tes destins livrée,
 Elle me fut dès-lors moins chère & moins sacrée.
 Soit erreur ou raison, soit ou crime ou devoir,
 Soit du plus tendre amour l'invincible pouvoir.
 Puisse le juste Ciel excuser mes faiblesses !
 Du sang, en ta faveur, j'ai bravé les tendresses,
 Je te peux immoler, par de plus grands efforts,
 Le culte mal connu de ce sang dont je sors ;
 Puisqu'il t'est odieux, sans doute il le doit être.
 Fidèle à mon Epoux, & soumise à mon Maître,
 J'attendrai tout du tems & d'un si cher lien.
 Mon cœur servirait-il d'autres Dieux que le tien ?
 Je vois couler tes pleurs ; tant de soins, tant de flâme ;
 Tant d'abandonnement ont pénétré ton ame ;
 Adressons l'un & l'autre au pied de tes Autels

Ces pleurs que l'amour verse, & ces vœux solennels ;
 Qu'Alide y soit présente ; elle approche, elle m'aime.
 Alide....

RAMIRE.

C'en est trop, & mon cœur déchiré....

SCENE III.

ZULIME, RAMIRE, ALIDE, SERAME.

ALIDE.

MA lame, dans ces murs votre Pere est entré.

ZULIME.

Mon Pere!

RAMIRE.

Lui?

ZULIME.

Grands Dieux!

ALIDE.

Sans Soldats, fans escorte,

Sa voix de ce Palais s'est fait ouvrir la porte.

A l'aspect de ses pleurs & de ses cheveux blancs,

De ce front couronné, respecté si long-tems,

Nos Gardes interdits, baissant pour lui les armes,

N'ont pas cru vous traire en partageant ses larmes.

Il approche, il vous cherche.

ZULIME.

O mon Pere, ô mon Roi!

Devoir, nature, amour, qu'exigez-vous de moi?

ALIDE.

Il va, n'en doutez point, demander notre vie.

RAMIRE.

Donnez-lui tout mon sang, je vous le sacrifie:

Mais conservez du moins....

ZULIME.

Dans l'état où je suis,

Pouvez-vous bien, cruel, irriter mes ennuis?

Tombent, tombent sur moi les traits de sa vengeance.

Allez, Alide, & vous, évitez sa présence;

C'est le premier moment où je puis souhaiter

De me voir fans Ramire & de vous éviter.

Allez , trop digne Epoux de la triste Zulime ,
Ce titre si sacré me laisse au moins sans crime.

A L I D E.

Qu'entens-je , ô Ciel , Seigneur !

R A M I R E.

On vient , suivez mes pas.
Plaignez mon sort , Alide , & ne m'accusez pas.

S C E N E I V.

ZULIME , BENASSAR , SERAME.

Z U L I M E.

L E voici , je frissonne , & mes yeux s'obscurcissent.
Terre , que devant lui tes gouffres m'engloutissent !
Serame , soutiens-moi.

B E N A S S A R.

C'est elle.

Z U L I M E.

O Désespoir !

B E N A S S A R.

Tu détournes les yeux , & tu crains de me voir.

Z U L I M E.

Je me meurs Ah , mon Pere !

B E N A S S A R.

O toi , qui fus ma fille ,

Toi , l'espoir & l'horreur de ma triste famille ,
Toi , qui dans mes chagrins étois mon seul recours ,
Tu ne me connais plus !

ZULIME (*se jettant à genoux.*)

Je vous connais toujours ;

Je tombe , en frémissant , à ces pieds que j'embrasse ,
Je les baigne de pleurs , & je n'ai point l'audace
D'élever jusqu'à vous un regard criminel ,
Qui ferait trop rougir votre front paternel.

B E N A S S A R.

Sçais-tu quelle est l'horreur dont ton crime m'accable ?

Z U L I M E.

Je sçais trop qu'à vos yeux il est inexcusable.

B E N A S S A R.

J'aurais pû te punir , j'aurais pû dans ces tours ,

Enfévelir ma honte & tes coupables jours.

Z U L I M E .

Votre colere est juste , & je l'ai méritée.

B E N A S S A R .

Tu vois que mes bontés ne l'ont point écoutée.

Leve-toi , ta douleur commence à m'attendrir ,

Et le cœur de ton Pere attend ton repentir.

Tu sçais si dans ce cœur trop indulgent , trop tendre ,

Les cris de la nature ont sçu se faire entendre.

Je vivais dans toi seule , & jusques à ce jour

Jamais Pere , à son sang , n'a marqué tant d'amour.

Tu sçais si j'attendais qu'au bout de ma carrière

Ma bouche , en expirant , nommât son héritiere ,

Et cedât , malgré moi , par des dons superflus ,

Ce qui dans ce moment ne nous appartient plus.

Je n'ai que trop vécu , ma prodigue tendresse

Prévenait par ses dons , la caduque vieillesse ,

Je te donnais pour dot , en engageant ta foi ,

Ces trésors , ces Etats que je quittais pour toi ,

Et tu pouvais choisir entre les plus grands Princes

Qui des bords Africains gouvernent les Provinces.

Et c'est dans ces momens , que , fuyant de mes bras ,

Toi seule , à la révolte excites mes Soldats ,

M'arraches mes Sujets , m'enleves mes Esclaves ,

Outrages mes vieux ans , m'abandonnes , me braves !

Quel Demon t'a conduit à cet excès d'horreur ?

Quel monstre a corrompu les vertus de ton cœur ?

Veux-tu ravir un rang que je te sacrifie ?

Veux-tu me dépouiller de ce reste de vie ?

Ah Zulime ! ah mon sang ! par tant de cruauté ,

Veux-tu punir ainsi l'excès de ma bonté ?

Z U L I M E .

Seigneur , mon souverain , j'ose dire , mon Pere ,

Je vous aime encor plus que je ne vous fus chere :

Vivez , regnez heureux , ne vous consommez plus ,

Pour cette criminelle , en regrets superflus.

De mon aveuglement moi-même épouvantée ,

Expirant des regrets dont je suis tourmentée ,

Et de votre tendresse & de votre courroux ,

Je donnerais mon sang pour mon crime , & pour vous ;

Mais ce crime si cher a sur moi trop d'empire ,

Vous n'avez plus de fille & je suis à Ramire.

BENASSAR.

Que dis-tu , malheureuse , opprobre de mon sang ,
 Tu me donnes la mort pour suivre ton Amant !
 Quoi ! Ramire , un captif , Ramire t'a séduite !
 Un barbare t'enlève , & te force à la fuite !
 Non , dans ton cœur séduit , d'un fol amour atteint ,
 Tout l'honneur de mon sang n'est point encore éteint.
 Tu ne fouilleras point d'une tache si noire
 La race des Héros , ma vieillesse & ma gloire.
 Quelle honte , Grands Dieux , suivroit un sort si beau !
 Veux-tu deshonorer ma vie & mon tombeau ?
 De mes folles bontés quel horrible salaire !
 Ma fille , un suborneur est-il donc plus qu'un Pere ?
 Repens-toi , suis me pas , viens sans plus m'outrager

ZULIME.

Seigneur , il n'est plus tems , mon sort ne peut changer.
 Approuvée en Europe , en vos climats flétrie ,
 Il n'est plus de retour pour moi dans ma patrie.
 Je n'ose vous prier de pardonner mon choix ,
 D'excuser un hymen condamné par nos Loix ,
 D'accepter un Héros , un Souverain pour gendre ,
 Dont l'alliance un jour

BENASSAR.

Je ne veux plus l'entendre ,
 Barbare , que les Cieux partagent ma douleur ,
 Que ton indigne Amant soit un jour mon vengeur ,
 Il le fera sans doute , & j'en reçois l'augure ;
 Tous les enlevemens sont suivis du parjure.
 Puissent la perfidie & la division
 Etre le digne fruit d'une telle union !
 J'espère que le Ciel , sensible à mon outrage ,
 Accourcira bien-tôt , dans les pleurs , dans la rage ,
 Tes jours infortunés que ma bouche a maudits ,
 Et qu'on te trahira , comme tu me trahis.
 Coupable de ma mort , qu'ici tu me prépares ,
 Lâche tu périras par des mains plus barbares ;
 Je le demande aux Cieux , perfide , tu mourras ,
 Aux pieds de ton Amant , qui ne te plaindra pas.
 Mais , avant de combler ton opprobre à sa rage ,
 Avant que le cruel t'arrache à ce rivage ,

J'y cours, & nous verrons si tes lâches Soldats
Seront assez hardis pour t'ôter de mes bras,
Et si, pour se ranger sous les drapeaux d'un traître,
Ils fouleront aux pieds, & ton Pere & leur Maître.
Adieu.

SCENE V.

ZULIME, SERAME.

ZULIME.

SEigneur . . . hélas! cher Auteur de mes jours,
Voilà quel est le fruit de mes tristes amours!
Dieu qui l'a entendu, Dieu puissant que j'irrite,
Aurais-tu confirmé l'Arrêt que je mérite?
La mort & les enfers paraissent devant moi:
Ramire avec plaisir j'y descendrai pour toi.
Tu me plaindras sans doute O passion funeste!
Quoi! les larmes d'un Pere & le courroux celeste,
Les malédictions prêtes à m'accabler,
Tout irrite les feux dont je me sens brûler.
Dieu, je me livre à toi, si tu veux que j'expire,
Frappe, mais réponds-moi des larmes de Ramire.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ZULIME, ALIDE.

ZULIME.

JE ne sçais où je suis, non, tu ne conçois pas
Tous ces soulevemens, ces craintes, ces combats,
Quelquefois je déteste & l'amour & mon crime,
C'est pour lui que j'outrage un Pere magnanime,
Un Pere qui m'est cher, & qui me tend les bras.
Que dis-je, l'outrager; j'avance son trépas:
Malheureuse!

A L I D E.

Après tout, si votre ame attendrie
Craint d'offenser un Pere & tremble pour sa vie :
Pardonnez, mais peut-être, en de tels déplaisirs,
Un grand cœur quelquefois, maître de ses soupirs,
Pourrait sacrifier . . .

Z U L I M E.

Que prétends-tu me dire ?
Sacrifier l'amour qui m'enchaîne à Ramire !
A quels conseils, grands Dieux faut-il m'abandonner ?
Ai-je pu les entendre, ose-t'on les donner ?
Toute prête à partir, vous proposez, barbare,
Que moi qui l'ai conduit, de lui je me sépare ?
Non, mon Pere en couroux, mes remords, ma douleur,
De ces conseils affreux n'égalent point l'horreur !

A L I D E.

Mais vous-même à l'instant, à vos devoirs fidelle,
Vous disiez que l'amour vous rend trop criminelle.

Z U L I M E.

Non, je ne l'ai point dit, mon trouble m'emportait,
Si je parlais ainsi, mon cœur le démentait.

A L I D E.

Vous plaignez les malheurs du plus tendre des Peres ;
J'applaudissais, Madame, à ces remords sinceres ;
Et ma triste amitié . . .

Z U L I M E.

Vous m'en devez, du moins ;
Mais que cette amitié prend de funestes soins !
Ne parlez jamais que d'adorer Ramire,
Rappelez dans mon cœur tout l'amour qu'il m'inspire.
Helas ! m'assurez-vous qu'il réponde à mes vœux,
Comme il le doit, Alide, & comme je le veux ?

A L I D E.

De notre prompt départ, toute entiere occupée,
Lorsque de vos frayeurs mon ame possédée,
Soupire après l'Espagne & des climats plus doux,
Quand je me vois peut-être, à plaindre autant que vous,
Que puis-je vous répondre, & comment puis-je lire
Dans les secrets du cœur du malheureux Ramire ?
Il est à vos bontés enchaîné pour jamais.

Z U L I M E,
Z U L I M E.

Son cœur semble accablé du poids de mes bienfaits ;
Je lui parlai d'hymen

A L I D E.

Mais , Madame

Z U L I M E.

Et Ramire

O fait bien me parler des loix de son Empire.
Il était maître assez de ses vœux amoureux ,
Pour voir en ma présence un obstacle à mes feux.
Ma tendresse un moment s'est sentie allarmée ,
Chere Alide , est-ce ainsi que je dois être aimée ?
Alide , il me trahit , s'il ne m'adore pas ,
S'il pense à sa grandeur autant qu'à mes appas ;
Si de quelqu'intérêt son ame est occupée ,
Si je n'y suis pas seule , Alide , il m'a trompée.

A L I D E.

Il ne vous trompe point , son amour , tant d'appas ,
Tant d'amitié surtout ne feront point d'ingrats.

S C E N E I I.

Z U L I M E , A L I D E , R A M I R E.

A L I D E.

Venez , Prince , il est tems qu'un aveu légitime
Efface devant moi les soupçons de Zulime.
Seigneur , immolez tout , quoiqu'il puisse en coûter.
Ses bienfaits sont trop grands , il les faut mériter.
Votre devoir

R A M I R E.

Madame , en ce moment funeste ,
Mon devoir est de vaincre & d'oublier le reste.
Votre Pere à grands cris appelle ses soldats ,
Je viens pour vous sauver , volez , suivez mes pas ;
Déjà quelques Guerriers qui devaient vous défendre ,
Aux pleurs de Benassar étoient prêts à se rendre ;
Honteux de vous prêter un sacrilege appui ,
Leurs fronts en rougissant s'abaissaient devant lui.
Ne perdons point de tems , courez vers le rivage ,
Je puis avec le mien défendre le passage ;

Déjà

TRAGÉDIE.

25

Déjà des Matelots entendez les clameurs,
Venez, ne craignez rien de vos persécuteurs.

ZULIME.

Moi craindre? Ah, c'est pour vous que j'ai connu la crainte,
Croyez-moi, je commande encor dans cette enceinte.
La porte de la mer ne s'ouvre qu'à ma voix,
Voyons mon Pere au moins pour la dernière fois,
Apprenez à mon Pere, à l'Afrique jalouse,
Que je fais mon devoir en partant votre Epouse.

RAMIRE.

Eh! pouvez-vous, Madame en ces momens d'horreurs,
D'un amour qu'il déteste écouter la douceur?
Si le Ciel qui m'entend me rend mon héritage,
Valence est à vos pieds, je ne puis davantage,
Et je ne répons point.....

ZULIME.

Ciel! qu'est-ce que j'entends?
De quelle bouche, hélas! en quels lieux, dans quels tems!
Pour m'éclaircir un doute à tous deux si funeste,
Ramire attendais-tu qu'immolant tout le reste,
Perfide à ma Patrie, à mon Pere, à mon Roi,
Je n'eusse en ces climats d'autre maître que toi.
Sur ces rochers deserts, hélas! m'as-tu conduite,
Pour traîner en Espagne une esclave à ta suite?

RAMIRE.

Je vous y mene en Reine, & mon Peuple à genoux;
En imitant son Roi, fléchira devant vous.

ZULIME.

Ton Peuple, tes respects! Quel prix de ma tendresse!
Va, périssent les noms de Reine & de Princesse.
Le nom de ton Epouse est le seul qui m'est dû,
Le seul qui me rendrait l'honneur que j'ai perdu,
Le seul que je voulais: Ah! barbare que j'aime,
Peux-tu me proposer d'autre prix que toi-même?
Triste & soudain effet, où j'aurais dû penser,
Des malédictions qu'on vient de prononcer.
Loin de me rassurer, tu gardes le silence,
Est-ce confusion, repentir, innocence?
Ramire, Alide, eh quoi! vous détournez les yeux;
Vous, pour qui j'ai tout fait, me trompez-vous tous deux?
Je te rends grace, ô Ciel, dont la main salutaire,

D

Audevant de mon crime a fait courir mon Pere,
 Un Pere que pour eux j'avais déshonoré,
 Et qui n'a pû haïr ce cœur dénaturé :
 Du devoir, il est vrai, la barriere est franchie ;
 Mais il reste un retour à ma vertu trahie.
 J'irai me joindre à lui, j'y vole de ce pas.
 Ou de sa main du moins il faudra que j'obtienne,
 Dirai-je, hélas ! ta mort ! non ingrat, mais la mienne ;
 Tu le veux ? c'en est fait.

A L I D E.

Madame !

R A M I R E.

Alide, ô ciel !

A L I D E.

Madame, écoutez-vous ce désespoir mortel ?
 C'est votre ouvrage, hélas ! que vous voulez détruire,
 Vous vous perdez. Eh quoi ! vous balancez, Ramire.

Z U L I M E.

Madame, épargnez-vous ces transports empressés,
 Son silence & vos pleurs m'en ont appris assez.
 Je sai sur mon malheur ce qu'il faut que je pense,
 Et je n'ai pas besoin de tant de confiance,
 Ni des secours honteux d'une telle pitié,
 J'ai prodigué pour vous la plus tendre amitié ;
 Vous m'en payez le prix, je vais le reconnaître ;
 Sortez, rentrez aux fers où vous avez dû naître.
 Esclave, recevez mes ordres absolus,
 Sans mon ordre à mes yeux ne vous présentez plus,
 Laissez-moi.

R A M I R E.

Non, Madame, & je perdrai la vie
 Avant d'être témoin de tant d'ignominie.
 Vous ne flétrirez point cet objet malheureux,
 Ce cœur digne de vous, comme vous généreux.

(en montrant Alide.)

Si vous la connaissiez ! si vous sçaviez.....

Z U L I M E.

Parjure.

Ta fureur à ce point insulte à mon injure,
 Tu m'outrage pour elle ! Ah ! vil couple d'ingrats,
 Du fruit de mes douleurs vous ne jouirez pas.

Vous expierez tous deux mes feux illégitimes ,
Tremblez , ce jour affreux sera le jour de crimes ,
Je n'en ai commis qu'un , ce fut de vous chérir ,
Ce fut de vous sauver , je cours vous en punir.

SCÈNE III.

ALIDE, RAMIRE,

RAMIRE.

AH ! fuyez son courroux , Alide , & que je meure.

ALIDE.

Non , je veux qu'à ses pieds vous vous jettiez sur l'heure.
Tout change ; il faut me perdre & vous justifier ,
Laisser périr Alide & même l'oublier.

Vos jours , votre devoir , votre reconnaissance
Avec ce triste hymen n'entrent point en balance ;
Nos liens sont sacrés , & je les brise tous.
Mon cœur vous idolâtre , & je renonce à vous.

RAMIRE.

Vous , Alide !

ALIDE.

Acceptez ce fatal sacrifice ,
Zulime en est trop digne & je me rends justice.
Vous devez à ses soins la liberté , le jour ,
Zulime a tous les droits , je n'ai que mon amour.
Cet amour est pour vous le don le plus funeste ,
Autant il me fut cher , autant je le déteste.
Si je vous vois partir , je bénirai mon sort ,
Qu'on me rende à mes fers , qu'on me rende à la mort.
N'importe , au gré des vents fuyez sous ses auspices ,
Ma rivale aura fait de moindres sacrifices ,
Mes mains auront brisé de plus puissans liens ,
Et mes derniers bienfaits sont au dessus des siens.

RAMIRE.

Gardez-vous de m'offrir un bienfait si barbare.
Périssent des bontés dont l'excès vous égare !
Venez , votre péril est tout ce que je vois.

ALIDE.

Non , je cours lui parler , je le veux , je le dois.

ZULIME,

RAMIRE.

Je ne vous quitte point.

ALIDE.

Vous vous perdez, Ramire.

Arrêtez, je l'ordonne.

RAMIRE.

Ah ! plutôt que j'expire.

Je vous suis, chere Alide.

SCENE IV.

RAMIRE, BENASSAR.

BENASSAR.

Arrête malheureux !

RAMIRE.

Que vois-je ! que veux-tu ?

BENASSAR.

Cruel, ce que je veux !

Après les attentats de cette fuite infame,
Quelque reste d'honneur reste-t-il dans ton ame ?

RAMIRE.

C'est à toi d'en juger, quand tu vois que mon bras
Pardonne à cet outrage & ne t'en punit pas.
L'honneur est dans un cœur qui brave la misère.

BENASSAR.

Tu ne braves, ingrat, que les larmes d'un pere.
Ta barbarie insulte à un cœur déchiré ;
Tu pars, & cet assaut est encor differé.
J'ai craint, tu le vois trop, qu'en vengeant ma famille,
Quelque trait malheureux ne tombât sur ma fille,
Je t'avoue encor plus, sur ce triste rempart,
Mes Soldats, tu le vois, arriveraient trop tard.
La Mer t'ouvre ses flots pour enlever ta proye,
Eh bien prend donc pitié des pleurs où je me noye ;
Connais le cœur d'un pere, & conçois sa douleur ;
Je m'abaisse à prier jusqu'à son ravisseur ;
Tu m'enlèves mon sang, ta détestable adresse
Deshonore à la fois ma fille & ma vieillesse.
Suborneur, malheureux, ma funeste bonté

Adoucissait le poids de ta captivité ,
 Je t'aimais , & tu sçais qu'aux murs de Trémizène
 De mes voisins , pour toi j'avais cherché la haine ;
 Je t'ai traité quinze ans comme mon propre fils ,
 J'ai protégé ton sang contre tes ennemis.
 Ah ! si malgré la Loi qui toujours nous sépare ,
 La Loi des Nations parle à ton cœur barbare ,
 Si la mourante voix d'un pere au desespoir ,
 Si l'horreur de ton crime a dequoi t'émouvoir ,
 Sois sensible à mes pleurs , plutôt qu'à ma colère ,
 Mes trésors sont à toi , je suis ton tributaire ,
 Rends-moi mon sang , rends-moi ce trésor précieux ,
 Sans qui pour moi la vie est un poids odieux ,
 Et ne déchire point ces blessures mortelles
 Qu'au plus tendre des cœurs ont fait tes mains cruelles.
 Tu ne me réponds rien , barbare !

R A M I R E.

Ecoute - moi :
 Nous devons à Zulime autant & plus qu'à toi ,
 Soit vertu , soit pitié , soit intérêt plus tendre ,
 Au péril de sa gloire , elle osa nous défendre ,
 Pour toi de mille morts , elle eût bravé les coups ;
 Elle adore son pere & le quitte pour nous ,
 Et je crois la payer du plus noble salaire ,
 En la rendant aux mains d'un si vertueux pere.

B E N A S S A R.

Toi , Ramire ! R A M I R E.

Zulime est un objet sacré
 Que mes profanes yeux n'ont point deshonoré ,
 Et si dans ton courroux je te croyais capable
 D'oublier pour jamais que ta fille est coupable ?
 Si ton cœur généreux pouvoit se défarmer ,
 Cherir encore Zulime !

B E N A S S A R.

Ah ! Si je puis l'aimer !
 Que me demandes-tu ? Conçois-tu bien la joye
 D'un malheureux Vieillard à sa douleur en proye ?
 A qui l'on a ravi le plus pur de son sang ,
 Un bien plus précieux que l'éclat de son rang ,
 L'unique & cher objet , qui dans cette Contrée ,
 Soutenoit de mes ans la foiblesse honorée ?

Et qui pouffant au Ciel tant de cris superflus,
 Reprend sa fille enfin quand il ne l'attend plus ?
 Moi ne la plus cherir ! jeune & noble Infidèle,
 Crois les emportemens d'une ame paternelle,
 Crois mes sermens, Ramire, & ces pleurs que tu vois.
 Parmi les Africains je tiens le rang des Rois.
 Je le dois à sa mere, & ma chere Zulime
 N'a point perdu ses droits, quelqu'ait été son crime,
 Et toi de tous mes maux, cruel, mais cher auteur,
 Va, Benassar, en toi ne voit qu'un bienfaiteur.

R A M I R E.

Je le crois, je me livre au transport qui m'anime.
 Goûte un plaisir plus pur, & vois quelle est Zulime ;
 Autant que ta bonté te presse en sa faveur,
 Autant la voix du sang sollicitait son cœur.
 Tu coûtas plus de pleurs à son ame séduite,
 Que n'en coute à tes yeux sa déplorable fuite.
 Le tems fera le reste, & tu verras un jour,
 Qu'il soutient la nature & qu'il détruit l'amour.
 Entre son pere & moi, son ame déchirée,
 Dans ses sacrés devoirs fera bien-tôt rentrée ;
 Mais dis, peux-tu toi-même à ces bords ennemis,
 Arracher à l'instant Alide & mes amis ?
 Ta fille les guidoit, peux-tu devancer l'heure ?
 Nous n'avons qu'un instant.

B E N A S S A R.

J'y vole, & que je meure,
 Si je n'assure ici leur départ & leurs jours,
 Je vais tout disposer en ces secrets détours,
 Vers la porte du Nord qui conduit au rivage,
 Les Soldats de ma fille ont respecté mon âge ;
 Et déjà quelques-uns honteux de me trahir,
 Se sentant mes sujets, & nés pour m'obéir,
 A mes pieds en secret ont demandé leur grace !
 Aux miens, en un moment, on peut ouvrir la place :
 Mais j'attends encor plus de ton cœur & du mien ;
 Mon plus cher intérêt s'unit avec le tien ;
 Et je ne puis te croire une ame assez cruelle
 Pour abuser encor mon amour paternelle.

R A M I R E.

Je vais chercher Alide, & la mettre en tes mains,

TRAGÉDIE.

31

Et toi, si je trahis tes généreux desseins,
Egorge devant moi la malheureuse Alide.
Est-ce assez, Benassar, & me crois-tu perfide ?
Quel prix plus précieux te donner de ma foi !
Parle, es-tu satisfait ?

BENASSAR.

Oui, puisque je te crois ;
Oui, sûr de ta parole, à toi je m'abandonne.
Dieu, vois du haut des Cieux la foi que je te donne.

RAMIRE.

Adieu, reçois la mienne.

SCÈNE V.

RAMIRE, ALIDE.

ALIDE, *arrêtant Ramire.*

AH ! Prince, on vous attend ;
Il n'est plus de danger, l'amour seul nous défend ;
Zulime est apaisée, & tant de défiance,
De transports, de courroux, de desseins de vengeance,
Tout cede à la douceur d'un repentir profond.
L'orage étoit soudain, le calme est aussi prompt.
J'ai juré d'épargner à sa douleur mortelle
Un objet malheureux qui s'immole pour elle ;
J'ai promis votre amour, j'ai promis cette foi
Que vous m'aviez donnée, & qui n'est plus pour moi.
J'ai dit ce que j'ai dû pour adoucir sa rage,
Et son cœur éperdu s'en disoit davantage.
L'amour attendrissait ses esprits offensés ;
Elle a mêlé ses pleurs aux pleurs que j'ai versés.
Partez, votre devoir loin de moi vous appelle ;
Ce n'est qu'en me fuyant que je vous crois fidèle.
Allez, de ma Rivale, auguste & cher Epoux,
Dégager les sermens qu'Alide a faits pour vous.

RAMIRE.

Venez, il faut me suivre.

ALIDE.

Ah ! courez vers Zulime ;
Portez à ses genoux tout l'amour qui m'anime ;

Mais ne balancez pas, achevez à ses pieds,
De terminer mes jours déjà sacrifiés,
Le tems presse.

R A M I R E.

Oui sans doute, & le Ciel me délivre
Du malheur d'être ingrat, de celui de la suivre.
Tout est changé.

A L I D E.

Seigneur ?

R A M I R E.

Vous ne la craindrez plus.

A L I D E.

Que dites-vous ? gardez de trahir vos vertus :

R A M I R E.

Si je trahis jamais l'honneur & la justice,
Dieu qui savez punir, qu'Alide me haïsse.
Venez à Benassar, mes mains vont vous livrer,
En ôtage un moment il vous faut demeurer ;
J'irai trouver Zulime, oui j'y cours & j'espère
assurer son repos & celui de son Pere,
Mon bonheur & le vôtre, & partir votre époux.

A L I D E.

Helas, s'il était vrai ! je m'abandonne à vous.

A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

R A M I R E *seul.*

A L I D E ne vient point, quel Dieu trompeur me guide ?
C'est ici qu'en mes mains on doit remettre Alide ;
Elle ne paraît point à mes yeux égarés,
Où courir, où porter mes pas désespérés ?

SCENE

SCÈNE II.

RAMIRE, MENODORE.

RAMIRE.

Quas-tu vu ? qu'as-tu fait ?

MENODORE.

Une aveugle puissance

Détruit tous vos desseins & confond l'innocence.
 La fureur en ses lieux conduisit à la fois
 Zulime, Alide & vous, pour vous perdre tous trois.
 Le dessein de Zulime était d'être trompée,
 Des promesses d'Alide aveuglément frappée,
 Et surtout de vos pleurs répandus à ses pieds,
 De ces pleurs qu'arrachaient les maux que vous causiez.
 Elle se croit aimée, elle a droit d'y prétendre ;
 Seigneur, jamais un cœur plus séduit & plus tendre,
 D'un mouvement si prompt ne parut emporté
 De l'excès des terreurs à la sécurité.
 Libre de ses soupçons, sans crainte de Rivale,
 Elle vole avec joie à la rive fatale,
 Fait déployer la voile & n'attend plus que vous,
 Vous qu'elle ose appeler du nom sacré d'Epoux.
 Son Pere en fait bientôt la funeste nouvelle ;
 Il vous croit son complice, il veut se venger d'elle.
 Il veut vous perdre, il court ; & sa prompte fureur,
 De ses sens eperdus ranime la vigueur ;
 De ceux qu'il a gagnés il rassemble l'escorte ?
 Il ordonne, on le suit, il fait ouvrir la porte ;
 Les siens entrent en foule, à pas précipités.
 On se mêle, on s'égare, on fuit de tous côtés.
 On combat, on n'entend que des clameurs plaintives,
 Au dehors, au dedans, aux portés, sur les rives.
 Alide fuit en pleurs le triste Benassar,
 Vingt fois sa main sur elle a levé le poignard.
 Il ne l'écoute pas, il la nomme perfide ;
 Il la menace.

RAMIRE.

O Ciel ! Allons sauver Alide.

E

SCENE III.

RAMIRE, ZULIME, MENODORE, SERAME.

ZULIME.

Quel nom prononcez-vous ? où portez-vous vos pas ?
 Je vous appelle en vain ; vous ne me voyez pas.
 N'ai-je pas expié mon injuste colere ?
 Vous m'aviez pardonné , puis-je encor vous déplaire.
 Au nom du tendre amour qui nous unit tous deux....
 Tout est prêt.

RAMIRE.

Oubliez cet amour malheureux.

C'en est fait.

SCENE IV.

ZULIME, SERAME.

ZULIME.

Il me fuit , & le jour m'abandonne.

SERAME.

Dans ce péril qui presse , & qui vous environne ,
 Suivez l'heureux conseil que Ramire a donné ;
 Chassez de votre cœur ce trait empoisonné.
 Croyez-moi , jetez-vous entre les bras d'un Pere ,
 A son cœur éperdu sa fille est toujours chere.
 Cet amour malheureux dont il aura pitié ,
 N'égale point l'ardeur de sa tendre amitié.
 Votre faiblesse enfin , de vos remords suivie ,
 Lui rendrait à la fois & la gloire & la vie.

ZULIME.

Je le sçai , je l'avoue , il l'avait mérité ;
 Et plus d'obéissance , & moins de cruauté.
 Je vois toute ma faute , & mon ignominie.
 Il ne fait point , hélas ! combien je suis punie ;
 Mon châtiment , Serame , est dans mes attentats.
 Je fus dénaturée , & j'ai fait des ingrats !
 Ramire , ingrat : Ramire ! au moment où mon ame
 Eut pensé que mes feux n'égalaiet pas sa flâme ;

Quand ses yeux d'un regard, apaisant mes douleurs ,
 Ont arrosé mes mains des trésors de ses pleurs ,
 Il méditait , le lâche , un complot si perfide ;
 Il préparait ma mort , il adorait Alide !
 Oubliez-moi , dit-il ; cœur farouche & sans foi ,
 Mon cœur , malgré ton ordre , est encor plein de toi.
 Je ne t'oublierai point , ma Rivale adorée ,
 Par mes mourantes mains devant toi déchirée ,
 Fera voir que du moins je n'oublierai jamais ,
 Infidèle Ramire , à quel point je t'aimais.

SERAME.

Mais Alide en effet est-elle sa complice ?
 Ne la traitez-vous pas avec trop d'injustice ?
 Son cœur tranquille & simple , à vous plaire occupé ,
 Vous fut toujours ouvert , & n'a jamais trompé.
 Elle a de vos soupçons souffert en paix l'outrage ;
 Elle est prête à rester sur ce fatal rivage ,
 Loin de Ramire même elle veut demeurer.

ZULIME.

Ah ! de Ramire ainsi se peut-on séparer ?
 Cependant il m'échappe , & ma crainte redouble.

SERAME.

Ah que je crains , Madame , un plus funeste trouble !
 Vous nourrissez ici d'impuissantes douleurs.
 Sans doute on vous attaque , entendez ces clameurs.
 Ce bruit confus , affreux ,

ZULIME.

Je n'entends point Ramire ;
 Peut-être on le poursuit , peut-être qu'il expire.
 Il faut mourir pour lui , puisqu'il veut mon trépas ,
 Allons. Quoi l'on m'arrête ! ah barbares Soldats ,
 Laissez-moi dans vos rangs me frayer un passage ;
 Respectez ma douleur , respectez mon courage ,
 Ou terminez des jours que je dois détester.

SCÈNE V.

ZULIME , MOHADIR , SERAME , *Soldats.*

ZULIME.

Mohadir ... Est-ce vous qui m'osez arrêter ?
 Vous ?

Z U L I M E ,

M O H A D I R .

Recevez, Madame, un ordre salutaire
 D'un Pere encor sensible à travers sa colere;
 Il prend soin de vos jours; il épargne à vos yeux
 D'un combat effrayant le spectacle odieux.

Z U L I M E .

On combat : mon Amant s'arme contre mon Pere ,

M O H A D I R .

C'est le funeste prix d'un amour téméraire.

Z U L I M E .

Laissez-moi l'expier, s'il en est encor tems,
 Laissez-moi me jeter entre les combattans.

Après tous mes forfaits que je prévienne un crime,

Je vais les séparer, ou tomber leur victime.

Tu dédaignes mes pleurs, & je vois tout mon sort.

Je suis ta prisonniere, & mon Amant est mort.

M O H A D I R .

Il vit, & j'avourai que son cœur magnanime
 Semblait justifier les fautes de Zulime.

Madame, je l'ai vu, maître de son courroux,

Respecter votre Pere, en détourner ses coups;

Je l'ai vu des siens même arrêter la vengeance,

Et dédaigner le soin de sa propre défense.

Enfin pressé par nous, Ramire allait périr;

Croiriez-vous quelle main vient de le secourir,

Alide, Alide même, au milieu du carnage,

D'un pas déterminé, d'un œil plein de courage,

S'élançait dans la foule, étonnait les Soldats;

Sa voix & son audace ont arrêté leurs bras;

Elle seule, en un mot, vient de sauver Ramire,

Il la suit vers la rive, il marche il se retire;

Sauvé par elle seule, il combat à ses yeux;

Et peut-être à nos mains ils échappent tous deux.

Z U L I M E .

Il vit! il doit le jour à d'autres qu'à moi-même!

Serame, une autre main conserve ce que j'aime;

Et c'est Alide! Ah Dieux! n'importe, il voit le jour!

Et du moins ma rivale a servi mon amour.

Quelle est heureuse, ô Ciel! elle marche à sa suite,

Elle va partager son trépas ou sa fuite!

(à Mohadir.)

Je ne le puis souffrir , va , cours les arrêter.
 Aux pieds de ce vaisseau qui devoit nous porter ,
 Mohadir prends encor pitié de ma faiblesse ,
 Si jamais tu m'aimas , & si le péril presse ;
 Cours aux pieds de mon Pere & ne perds point de tems ,
 Mesure tous tes soins à mes égaremens.
 Réveille sa tendresse , autrefois prodiguée ,
 Que dans son cœur blessé mon crime a fatiguée.
 Je ne veux que le voir , je ne veux que mourir.

M O H A D I R.

Je doute que son cœur puisse encor s'attendrir.
 Je vous obéirai.

Z U L I M E.

Si ma douleur te touche ,
 Fais retirer de moi cette troupe farouche ;
 Epargne à mes douleurs leurs aspects odieux ,
 Qu'ils me gardent , du moins , sans offenser mes yeux.

M O H A D I R.

Gardes , éloignez-vous.

S C E N E V I.

Z U L I M E , S E R A M E.

Z U L I M E.

ENfin à la lumière ;
 L'indigne trahison se montre toute entière.

S E R A M E.

Remerciez le Ciel qui vous ouvre les yeux ,
 Il veut vous délivrer d'un Amant odieux ,
 Qui trouble votre vie , & qui la déshonore ,
 Qui vous perd , qui vous fuit , qui vous hait.

Z U L I M E.

Je l'adore.

Telle est dans les replis de mon cœur déchiré ,
 La force du poison dont il est pénétré.
 Que , si pour couronner sa lâche perfidie ,
 Ramire , en me quittant , eût demandé ma vie ;
 S'il m'eût aux pieds d'Alide immolée en fuyant ,

S'il eût insulté même à mon dernier moment,
 Je l'eusse aimé toujours : & mes mains défaillantes
 Auraient cherché les mains, de mon sang dégoutantes.
 Quoi, c'est ainsi que j'aime; & c'est moi qu'on trahit!
 Ma voix n'a plus d'accens, tout mon cœur se flétrit.
 Je veux marcher envain, mes genoux s'affaiblissent,
 Sur moi d'un Dieu vengeur les coups s'appesantissent.
 Je meurs.

SERAME.

On vient à nous.

SCENE VII.

ZULIME, ALIDE, SERAME.

ZULIME.

Ciel ! qu'est-ce que je vois ?
 Ramire est-il vivant ? Dissipez mon effroi.

ALIDE.

J'y viens mettre le comble, ainsi qu'à nos misères.
 Toutes deux en ces lieux, nous sommes prisonnières,
 Ramire est dans les fers.

ZULIME.

Lui !

ALIDE.

Tout couvert de coups,
 Et baigné dans son sang qu'il prodiguoit pour vous,
 Pressé de tous côtés, & las de se défendre,
 A ses cruels Vaiqueurs il a fallu se rendre ;
 Plus mourante que lui, j'ignore encor son sort.
 Helas ! & je ne sai s'il vit, ou s'il est mort.

ZULIME.

S'il est mort, je ne fais trop le parti qu'il faut prendre.

ALIDE.

S'il est encor vivant, vous pourriez le défendre.
 Il n'eut jamais que vous & le Ciel pour appui.
 Et n'est-ce pas à vous d'avoir pitié de lui ?
 Quelques amis encor échappés au carnage,
 Sont avec vos Soldats sur ce sanglant rivage.
 Vous êtes mal gardée, on peut les réunir.

ZULIME.

Pouvez-vous bien douter que j'ose le servir ?

ALIDE.

Madame, en me parlant, quel front triste & sévère,
Avec tant de pitié, marque tant de colère ?
Vous aviez condamné vos jalouses erreurs,
Eh ! qui peut contre moi vous irriter ?

ZULIME.

Vos pleurs,
Votre attendrissement, votre excès de courage,
Votre crainte pour lui, vos yeux, votre langage,
Vos charmes, mon malheur, & mes transports jaloux ;
Tout m'irrite, cruelle, & m'arme contre vous.
Vous avez mérité que Ramire vous aime ;
Vous me forcez enfin d'immoler pour vous-même,
Et l'amour paternel, & l'honneur de mes jours :
Je vous fers, vous, perfide, il le faut, & j'y cours ;
Mais vous me répondez

ALIDE.

Ah ! c'en est trop, Zulime,
Connaissez, respectez la vertu qui m'anime.
Quoi ! j'ai sauvé Ramire, & vous me condamnez !
Percez cent fois ce cœur, si vous le soupçonnez.
Quelle indigne fureur votre tendresse épouse !
Il s'agit de sa vie, & vous êtes jalouse :
Je jure ici par vous, par ce commun effroi,
J'en atteste le jour, ce jour que je vous dois,
Que vous n'aurez jamais à redouter Alide :
Ne vous figurez pas que ma douleur timide
S'exhale en vains sermens qu'arrache le danger ;
Sachez que si le Ciel prompt à nous protéger,
Permettait à mes mains de délivrer Ramire ;
S'il osait me donner son cœur & son Empire ;
Si du plus tendre amour il payoit mon ardeur,
Je vous sacrifierais son Empire & son cœur ;
Conservez-le à ce prix, au prix de mon sang même ;
Que voulez-vous de plus, s'il vit, & s'il vous aime ?
Je ne dispute rien, Madame, à votre amour,
Non pas même l'honneur de lui sauver le jour,
Vous en aurez la gloire, ayez-en l'avantage.

ZULIME,

ZULIME.

Non, je ne vous crois point, je vois tout mon outrage ;
 Je vois jusqu'en vos pleurs un triomphe odieux ;
 La douceur d'être aimée éclate dans vos yeux
 Suivez-moi seulement, je vous ferai connaître
 Que je fais tout tenter, & même pour un traître.
 Au milieu du danger, vous me verrez courir ;
 Obéissez, venez le venger ou mourir.
 Serame, Quelle horreur a glacé ton visage ?

SCENE VIII.

ZULIME, ALIDE, SERAME.

SERAME.

MAdame, il faut du sort dévorer tout l'outrage.
 Il faut boire à long trait dans ce calice affreux
 Que vous a préparé cet amour malheureux.
 Au plus cruel supplice on condamne Ramire.

ZULIME.

Il ne mourra pas seul ; & devant qu'il expire

SERAME.

Ah : fuyez, croyez-moi, faites-vous cet effort,
 Vous le pouvez.

ALIDE.

Nous, fuir ! allons chercher la mort.
 Soutenez bien surtout la grandeur de votre ame.

ZULIME.

Je suivrai vos conseils, n'en doutez point, Madame,
 Vous en pourrez juger : Et toi, nature, & toi,
 Droit éternel du sang, toujours sacré pour moi ;
 Dans cet égarement dont la fureur m'anime,
 Soutenez bien mon cœur, & sauvez-moi du crime.

ACTE

ACTE V.

SCÈNE PREMIÈRE.

BENASSAR, MOHADIR.

MOHADIR.

OUI, Seigneur, il est vrai, ce nouvel attentat,
 Outrage la nature, & le Thrône, & l'Etat.
 Courir à la prison, braver votre colère,
 C'est un excès de plus, mais vous êtes son pere:
 Et tous les attentats de ce funeste jour
 Ne sont qu'un même crime, & ce crime est l'amour.
 Dans son égarement, Zulime ensevelie,
 Mérite d'être plainte encor plus que punie;
 Et si votre bonté parlait à votre cœur...

BENASSAR.

Ma bonté fit son crime, & fit tout mon malheur:
 Ils ont trop méprisé mes pleurs & ma vieillesse;
 Ma clémence, à leurs yeux, a passé pour faiblesse.
 Ah! l'homme inexorable est le seul respecté;
 Si j'eusse été cruel, on eût moins attenté.
 La dureté du cœur est le frein légitime
 Qui peut épouvanter l'insolence & le crime.
 J'avais contribué moi-même à leurs forfaits.
 Le tems de la clémence est passé désormais;
 Je vais, en punissant leurs fureurs insensées,
 Egaler ma justice à mes bontés passées.

MOHADIR.

Me préserve le Ciel d'excuser devant vous,
 Cet amas de forfaits que je déteste tous!
 Permettez seulement que j'ose encor vous dire,
 Qu'avec trop de rigueur on a traité Ramire.
 Fidèle à ses sermens, fidèle à vos desseins,
 Il a remis Alide en vos augustes mains,
 Il n'a point au rivage accompagné Zulime;
 Peut-être a-t-il un cœur & juste & magnanime;

Du moins il me jurait , entre mes mains remis ,
 Qu'il vous avoit tenu tout ce qu'il a promis.
 Enfin mes yeux l'ont vû dans ce combat horrible ,
 Dans ces momens cruels où l'homme est inflexible ,
 Où les yeux , les esprits , les sens sont égarés ,
 Détourner loin de vous ses coups désespérés ,
 Respecter votre sang , vous sauver , vous défendre ,
 Et d'un bras assuré , d'un cri terrible & tendre ,
 Arrêter , désarmer ses amis emportés ,
 Qui levaient contre vous leurs bras ensanglantés.
 Oui , j'ai vû le moment où , malgré sa colère ,
 Il semblait en effet combattre pour un pere.

BENASSAR.

Ah ! que n'a-t-il plutôt dans ces malheureux flancs ,
 Recherché de ses mains les restes de mon sang !
 Que ne l'a-t'il versé , puisqu'il le deshonoré ?
 Mais ma cruelle fille est plus coupable encore ;
 Son cœur en un seul jour à jamais égaré ,
 Est hardi dans la honte , est faux , dénaturé ;
 Et se précipitant d'abîmes en abîmes ,
 Elle a contre son pere accumulé les crimes ;
 Que dis-je ; au moment même où tu viens en son nom
 De tant d'iniquités implorer le pardon ;
 Son amour furieux l'a fait courir aux armes ,
 Les suborneurs appas de ses trompeuses larmes
 Ont séduit les Soldats à sa garde commis ;
 Sa voix a rassemblé ses perfides amis ,
 A l'instant où je parle elle marche à leur tête ,
 Elle vient m'arracher son indigne conquête ;
 Cet amour insensé ne connaît plus de frein ,
 Zulime contre un pere ose lever sa main.
 L'ingratitude enfin la mene au parricide.
 Ah ! courons , & nous-même immolons la perfide.

S C E N E I I.

BENASSAR , ZULIME , MOHADIR , *Suite.*

ZULIME.

Non , n'allez pas plus loin , frappez & vengez-vous.
 Ce cœur plein de respect se présente à vos coups.

Je ramene à vos pieds tous ceux qui m'ont suivie ;
Maître absolu de tout , arrachez-moi la vie.

BENASSAR.

Fille indigne du jour , est-ce toi que je vois ?

ZULIME.

Pour la dernière fois , Seigneur , écoutez-moi.
Le triste emportement d'une amour criminelle
N'arma point contre vous votre Fille rebelle ,
Pour vous ? contre Ramire , elle aurait combattu ,
& jusqu'en sa foiblesse , elle a de la vertu.
Ramire , autant que moi , vous revere & vous aime.
Ce Héros , il est vrai , né pour le rang suprême ,
Dans des fers odieux voyait flétrir ses jours ;
On le menaçait même & j'offris mon secours ;
De lui , de ses amis , je réglai la conduite ,
Je dirigeai leurs pas , je préparai leur fuite ;
J'ai tout fait , tout tenté , n'imputez rien à lui.
Helas ! Ce n'est qu'à moi de m'en plaindre aujourd'hui ,
Je sai qu'à vos douleurs il faut une victime ;
Frappez , mais choisissez ; son malheur fit son crime ;
L'adorer , est le mien ; c'est à vous de venger
Ce crime que peut-être il n'a pu partager.
Mon pere , car ce nom , ce saint nom qui me touche ,
Est toujours dans mon cœur , ainsi que dans ma bouche.
Par ce lien du sang , si cher , & si sacré ,
Par tous les sentimens que je vous inspirai ,
Par nos malheurs communs dont le fardeau m'accable ,
Percez ce cœur trop faible , il est le seul coupable ;
Répandez tout ce sang que vous m'avez donné ,
Des fureurs de l'amour , ce sang empoisonné ,
Ce sang dégénéré dans votre fille impie ;
Trop d'horreur en ces lieux assiegeroit ma vie ;
Après un tel éclat , s'il n'est point mon époux ,
L'opprobre seul me reste & retombe sur vous.
Pour sauver votre gloire à ce point profanée ,
Il me faut de vos mains la mort ou l'hymenée.
Mais l'une est le seul bien que je doive esperer ,
Le seul que je mérite , & que j'ose implorer ;
Le seul qui puisse éteindre un feu qui vous outrage.
Ah ! ne détournez point votre auguste visage ;
Voyez-moi , laissez-moi , pour comble de faveurs ,

Baiser encor vos mains , les baigner de mes pleurs ,
 Vous benir , vous aimer au moment que j'expire ;
 Mais pardonnez , mon Pere , au malheureux Ramire ;
 Et si ce cœur sanglant vous touche de pitié ,
 Laissez vivre de lui la plus chere moitié.

BENASSAR.

O Ciel ! qui l'entendez ! ô faiblesse d'un Pere !
 Quoi ces pleurs à ce point fléchiront ma colere !
 Me faudra-t'il la perdre , ou les sauver tous deux ?
 Faut-il dans mon courroux faire trois malheureux ?
 Ciel , prête tes clartés à mon ame attendrie ;
 L'une est ma fille , hélas ! l'autre a sauvé ma vie ,
 Je ne puis de leurs cœurs désunir les liens
 Gardes , que l'on m'amene & Ramire & les siens.

MOHADIR.

Seigneur , vous la voyez devant vous éperdue ,
 Soumise , désarmée , à vos ordres rendue ;
 Vous l'avez trop aimée , hélas ! pour la haïr ;
 Mais on conduit Ramire , & je le vois venir.

SCENE III.

BENASSAR , ZULIME , ALIDE , RAMIRE ,
 MOHADIR , *Suite.*

RAMIRE.

J'ai mérité la mort , & je sçai quelle est prête ,
 C'est trop laisser le fer suspendu sur ma tête ,
 Frappe , mais que ton cœur de vengeance occupé
 Apprene que le mien ne t'a jamais trompé.
 Pour ôtage en tes mains j'avais remis Alide ,
 Avec un tel garant , pouvais-je être perfide !
 Va , Ramire étoit loin de te manquer de foi ,
 Benassar , nos sermens m'étaient plus chers qu'à toi ;
 Tu m'a trop mal connu , c'est ta seule injustice ;
 Que ce soit la dernière , & que dans mon supplice ,
 Des cœurs plains de vertu ne soient point entraînés !

BENASSAR.

Le Ciel à d'autres soins nous a tous destinés ;
 Je ne suis point barbare , & jamais ma furie

Ne perdra le Héros qui conserva ma vie ;
 Un Amour emporté , source de nos malheurs !
 Plus fort que mes bontés , plus fort que mes rigueurs ,
 T'asservit pour jamais ma fille infortunée.
 Je dois ou détester sa tendresse effrenée ,
 Vous en punir tous deux , ou la mettre en tes bras ,
 Sois son époux , Ramire , & regne en mes Etats ;
 Vis pour elle & pour moi , combats pour nous défendre ,
 Soyons tous trois heureux , sois mon fils , sois mon gendre.

Z U L I M E.

Ah mon Pere ! Ah Ramire ! Ah jour de mon bonheur !

A L I D E.

O jour affreux pour tous !

R A M I R E.

Vous me voyez , Seigneur ,
 Accablé , confondu de cette grace insigne
 Que vous devez me faire , & dont je suis indigne ;
 Votre fille , sans doute , est un prix à mes yeux
 Au dessus des Etats fondés par ses Ayeux ,
 Mais le Ciel nous sépare ; apprenez l'un & l'autre
 Le secret de ma vie , & mon sort & le vôtre.
 Quand Zulime a daigné par un si noble effort ,
 Sauver Alide & moi des fers & de la mort ,
 Menodore , un ami qu'aveugloit trop de zèle ,
 Séduisait sa pitié qui la rend criminelle ;
 Il promettait mon cœur , il promettait ma foi ,
 Il n'en était plus tems , je n'étais plus à moi ;
 Les nœuds les plus sacrés , les loix les plus sévères ,
 Ont mis entre nous deux d'éternelles barrières ;
 Je ne puis accepter vos augustes bienfaits.
 Je ne puis réparer les malheurs que j'ai faits ;
 Madame , ainsi le veut la fortune jalouse ,
 Vengez-vous sur moi seul , Alide est mon épouse.

Z U L I M E.

Ton épouse , perfide !

R A M I R E.

Elevés dans vos fers ,
 Nos yeux sur nos malheurs à peine étaient ouverts ,
 Quand son Pere unissant notre espoir & nos larmes ,
 Attachait pour jamais mes destins à ses charmes.
 Lui-même a resserré dans ces derniers momens ,

Ces nœuds infortunés , préparés dès long-tems.
 Nous gardions l'un & l'autre un secret nécessaire.

Z U L I M E.

Ton épouse ! à ce point ils bravent ma colere !
 Ah ! c'est trop essuyer de mépris & d'horreur ,
 Seigneur souffrirez-vous ce nouveau deshonneur ?
 Souffrirez-vous qu'Alide , à ma honte jouisse
 Du fruit de tant d'audace & de tant d'artifice ?
 Vengez-moi , vengez-vous de ces traitres appas ,
 De cet affreux tissu de fourbes , d'attentats ,
 Alide tiendra lieu de toutes les victimes ;
 Mon indigne rivale a commis tous les crimes.
 Punissez cet objet exécration à mes yeux.

A L I D E.

Vous pouvez me punir , mais connaissez-moi mieux.
 Avant de me haïr , entendez ma réponse.
 Votre pere est présent ; qu'il juge , & qu'il prononce.

B E N A S S A R.

O Ciel !

A L I D E.

Ramire & moi , Seigneur , si nous vivons ,
 C'est vous , c'est votre Fille à qui nous le devons.
 Zulime , en nous sauvant , voulait pour tout salaire ,
 Un cœur digne de vous , & digne de lui plaire ;
 C'étoit de tous ses soins le noble & le seul prix !
 Sa gloire en dépendoit , & je la lui ravis.
 Sans mon amour , sans moi , n'en doutez point , Madame,
 Autant l'heureux Ramire a pu toucher votre ame.
 Autant vous regneriez sur son cœur généreux.
 J'étais le seul obstacle au succès de vos vœux :
 J'ai causé de tous trois les malheurs & les larmes ,
 J'ai bravé vos bienfaits , j'ai combattu vos charmes ;
 Et lorsque vous touchez au comble du bonheur ,
 Ma main , ma triste main vous perce encor le cœur.
 Je vous ai fait serment de vous céder Ramire ,
 Vous connaissez trop bien tout l'amour qu'il inspire ,
 Pour croire que la vie ait sans lui quelque appas ,
 L'effort seroit trop grand , vous ne l'esperez pas.
 Je dois , je l'ai juré , servir votre tendresse ,
 Il n'est qu'un seul moyen de tenir ma promesse ;
 Le voici. (*Elle se frappe.*)

RAMIRE, *courant vers Alide.*

Ciel ! Alide !

ALIDE, *aux Gardes.*

arrêtez son transport.

(*A Zulime.*)

Je n'ai pu te ceder qu'en me donnant la mort.

(*A Ramire.*)

Adieu, puisse du Ciel la fureur adoucie,
Pardonner mon trépas & veiller sur ta vie.

RAMIRE *entre les bras des Gardes.*

Je me meurs.

BENASSAR.

Ah ! courez, qu'on vole à leur secours ;

RAMIRE.

Achevez mon trépas, ayez soin de ses jours.

ALIDE, *à Zulime.*

Eh bien, ai-je apaisé, votre injuste colere ?
Vos bienfaits sont payés, le prix doit vous en plaire.

Nos cœurs des mêmes feux avaient dû s'enflâmer,
Mais jugez qui des deux a sçu le mieux aimer.

C'en est fait.

ZULIME.

Malheureuse & trop chere victime !

Mon pere, que je sens tout le poids de mon crime !

De Ramire & de vous, j'ai tissé tous les maux,

Mes mains de toute part ont creusé des tombeaux ;

Mon Amant me déteste, & mon Amie expire.

BENASSAR.

Que cet exemple horrible au moins serve à t'instruire.

Le Ciel nous punit tous de tes funestes feux,

Et l'amour criminel fut toujours malheureux.

FIN.

T R A G É D I E

R A M I R E

A C T I V

Je ne meurs
R A M I R E
Abrege de mon ame, que je suis
A C T I V

En proie à la douleur, le jour
Vos larmes font payer, le jour
Notre sort est d'être en la prison
Mais pour qui des deux a-t-il le plus d'ennemi
C'est pour moi, car je suis le plus aimé

Z U E R R E
Malheur à qui trop cher est sa vie
Mon sort est de voir tout le monde
De Ramir de la mort, ramir de la mort
Mes mains de tout part ont vu des cadavres
Mon sort est de voir tout le monde

R A M I R E
Que je ne sois jamais en proie à l'ennemi
Le sort de tout le monde est de mourir
En l'état d'ennemi, car je suis le plus aimé

R A M I R E
Que je ne sois jamais en proie à l'ennemi
Le sort de tout le monde est de mourir
En l'état d'ennemi, car je suis le plus aimé

R A M I R E
Que je ne sois jamais en proie à l'ennemi
Le sort de tout le monde est de mourir
En l'état d'ennemi, car je suis le plus aimé

R A M I R E
Que je ne sois jamais en proie à l'ennemi
Le sort de tout le monde est de mourir
En l'état d'ennemi, car je suis le plus aimé